

REPLIQUE D'AM-  
BROISE PARE', PREMIER  
CHIRVRGIEN DV ROY, A  
LA RESPONSE FAICTE  
contre son Discours de  
la Licorne.



Te<sup>151</sup>

A PARIS,

696(3) Chez Gabriel Buon, au clos Bruneau,  
à l'enseigne S. Claude.

1584.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

REPLIQUE D'AM.

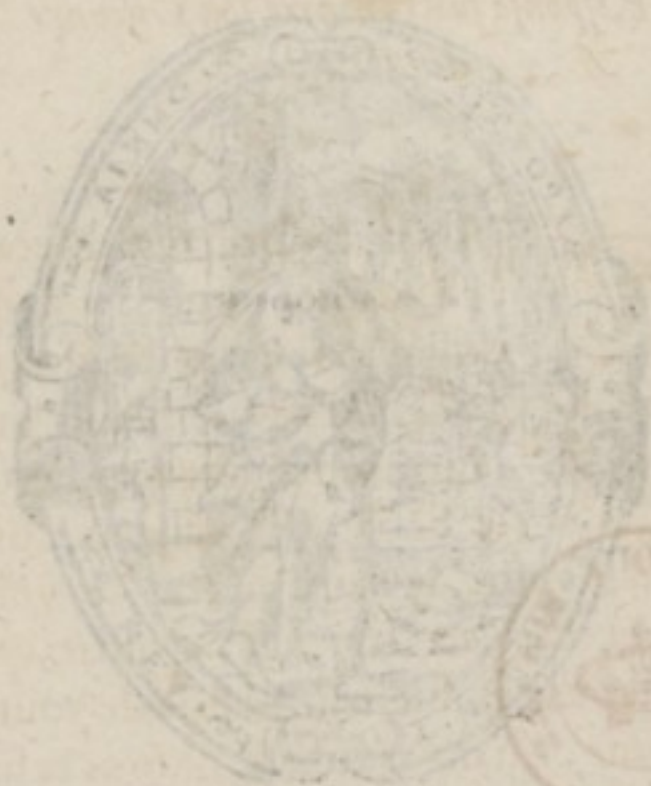
BROIS PAKK, PREMIER

CHIRURGIE DU ROY.

LA RESTAURATION DE LA

DE LA RESTAURATION DE LA

DE LA RESTAURATION DE LA



A PARIS,

Chez Gabriel Bon, au Palais National,

à l'enseigne St. Claude.

1784.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.





REPLIQUE D'AM-  
BROISE PARE' PREMIER  
CHIRVRGIEN DV ROY, A LA  
*Responce faicte contre son Discours  
de la Licorne.*



**I**'A V O I S souhaité discourant de la Licorne, que s'il y auoit quel-  
qu'un qui en eust autre opinion que moy, il luy pleust mettre ses raisons en auant: pensant que par le debat des raisons contraires, comme par le heurt de deux pierres, les viues estincelles de la verité viendroyent à paroistre, qui pourroyét exciter vne lumiere si grande de tout ce faict en nos esprits, qu'on n'auroit plus occasion d'en douter. Ce mien souhait m'est en partie aduenü. Car il s'est trouué quelqu'un qui controllant mes escrits, m'a voulu desdire en ce poinct: duquel toutesfois les raisons ne me semblent si fortes, que pour cela ie doiue quitter mon parti, pour prédre le sien, ainsi que i'espere monstrier, repliquant sur vne chascune d'icelles: laissant à part ses animositez, lesquelles

*Souhait de  
l'Authcur.*

*Belle com-  
paraison.*



les i'estime luy estre eschappees, plus pour zele qu'il porte à la verité, que pour opinion qu'il puisse auoir de moy, autre que d'homme de bien, & studieux du profit public.

Premiere  
raison du  
respondant  
au discours  
de la Licor-  
ne.

Sa premiere raison est, *Qu'il faut bien que la Licorne aye de grandes vertus, veu que tous les sages demeurent entre eux d'accord, des admirables proprietéz d'icelle. Et que partant il faut acquiescer à leur autorité, attendu qu'il vaut mieux faillir avec les sages, que bien opiner*

Opinion de  
Rondelet,  
Chapelain,  
& Duret,  
touchant la  
Licorne.

*contre leur opinion.* Je nie la premiere partie de ceste raison, attendu que comme i'ay monsté en mon precedét Discours, messieurs Rondelet, Chapelain, & le docte Duret, ne font point plus grand cas de la corne de Licorne, que d'autre corne quelconque: & toutesfois ces trois là sont sages & clairs voyans en Medecine. Quant à la seconde partie, ie dy tout au contraire, que i'aimerois mieux faire bien tout seul, que de faillir non seulement avec les sages, mais mesme avec tout le reste du monde. Car l'excellence de la Verité est si grande, qu'elle surpasse toute la sapience humaine, qui bien souuét n'est armee que de brauade, n'est enflée que de vent, n'est parée que d'apparence & vanité: parquoy la seule verité doit estre cherchée, suyvie & chérie.

Excellence  
de la Verité.

Ceste raison  
n'est ap-  
prouuee par  
l'Auteur.

La seconde raison est, *Que le long temps qu'il y a que la Licorne est en usage, monstre bien icelle estre bonne.* Je replique que le long temps n'est pas suffisant pour prouuer la corne de Licorne auoir des vertus qu'on luy attribue. Car telle vogue n'est fondée qu'en opinion, & la verité (comme il dit luy-mesme) depend



de la chose, & non des opinions. Parquoy rien ne fert de m'alleguer les Papes, Empereurs, Roys, & Potentats, qui ont mis la corne de Licorne en leurs thresors: car ils ne font d'eux mesmes iuges competans de la propriete des choses naturelles: & ceux par les yeux desquels ils ont veu, ont esté ou louches, ou conuients, de leur auoir monstré ou laissé voir le noir pour le blanc. Parquoy à bon droict André Marin, Medecin excellent de Florence, au Discours qu'il a fait de la faulse opiniõ de la Licorne, s'esmerueille commēt iusques icy il ne s'est trouué encore Medecin, ou autre tant amateur de son Prince, qui l'ait retiré de cest erreur, la bannissant de ses cabinets, comme vn abus & tromperie manifeste: concluant que si precieux ioyau n'estoit propre qu'aux basseleurs & imposteurs, & mal-seant aux Medecins, qui ont des remedes plus assurez, & approuuez pour combatre les maladies malignes, veneneuses, & pestilentes.

André Marin tresdoycte Medecin.

Quant à ce qu'il dit, *Qu'il y a des Licornes, & que la sainte Esriture le tesmoigne*: le respons que quiconque pense alleguer cela contre moy, montre qu'il a grande enuie de quereller. Car qui est-ce qui croit cela mieux que moy? Qui est-ce qui le montre mieux? l'en cite cinq passages de la sainte Esriture dans mon Discours de la Licorne. Je croy donc qu'il y en a tousiours eu, & qu'il y a encore des Licornes non seulement en la terre, mais aussi en la mer: mais que leurs cornes ayent les vertus qu'on leur attribue contre les venins & pestilences, c'est le



point que i'attédois:lequel toutesfois n'a esté touché que par vne simple assertion, sās aucune demonstration, raison, ou autorité ancienne. Car de dire qu'elle profite contre la Peste, pource qu'elle refroidit, cela est fuir & quitter le combat de la propriété occulte, de laquelle toutesfois est nostre principale question. Or quand ainsi seroit qu'elle agiroit par qualité manifeste, il la faudroit ordōner en quātité raisonnable, & principalement à la vehemence de l'ardeur furieuse, & pestilence, c'est à dire, par onces ou quarterons. Car trois ou quatre grains qu'on ordonne communément, n'ont non plus de vertu (ce que dict monsieur Duret, de bonne grace parlant de la Licorne) que qui ietteroit quatre grains de mil dans la gorge d'un asne bien affamé. C'est pourquoy ie voudrois bien empescher les Apoticaire de la vendre si cher, à fin que les Medecins eussent commodité de l'ordonner en plus grand dose, & que les malades eussent moyen de la porter avec plus de profit en leurs corps, & moins de dommage de leur bourse. Cela n'est-ce me rōpre l'esprit, de ce que ie n'ay que faire, comme lon me reproche? Car Dieu a recommandé à vn chacun le salut & profit de son prochain: & certes les Apoticaire mesmes, i'entens les plus anciens & experimentez, interrogez par moy, m'ont confessé auoir honte de la vendre si chere, veu qu'ils n'ont iamais apperceu plus grand effect en elle qu'és autres cornes communes des vulgaires animaux. Toutesfois qu'ils sōt contraints la vendre ainsi chere, par-ce qu'ils l'ache-

Bonne com-  
paraizon.



tent cherement. Or l'achetent-ils cherement, à raison du bruit qu'on luy a donné à tort & sans cause.

Venons maintenant aux raisons, par lesquelles il pense destruire ma principale demonstration, laquelle par mocquerie il appelle, mon Achilles. Mon Achilles dōc estoit tel: *Rien n'est bon à corroborer le cœur,*

Proposition  
de l'auteur.

*sinō le bon air & le bon sang: La corne de Licorne n'a air ny odeur en soy, estāt toute terrestre & toute seiche. D'avantage elle ne peut estre tournee en sang, d'autāt qu'elle n'a en soy, ny chair ny suc: Parquoy elle n'a vertu à corroborer le cœur. La premiere proposition, dit-il, est faulse & ridicule: sa raison est. Car tels remedes alteratifs fortifient le cœur par qualite manifeste & elementaire, ou occulte & formelle, & toutesfois n'ont ny bon air, ny habilitē à estre tournez en*

*sang.* Je replique & dis au contraire, prenant le mesme exemple qu'il a pris, pour le battre de ses armes mesmes, que la facultē des herbes & simples, qui entretēs apozemes, n'est point communiquee à l'eau, par laquelle est faicte la decoction, sinon par distraction du suc, ou humeur & vapeur desdits simples: autrement s'il n'y auoit que la qualite muee qui se communiquast à l'eau sans substance, c'est à dire, sans humeur ou vapeur, comment cognoistrions nous la decoction de pourpied à sa noirceur, la decoction de psyllium à sa viscosité, la decoction de cichoree à sa saueur & amertume, l'infusiō de rheubarbe à son odeur? la saueur y est, & s'y remarque manifestement: l'odeur donc aussi y est. Car tout ce qui a saueur & odeur, la saueur y est, le suc donc ou humeur y est: l'odeur y est, la vapeur donc y est.

Replique sur  
la refutation  
de la pre-  
miere pro-  
position.



Que c'est  
qu'odeur.

Car qu'est-ce autre chose odeur, qu'une vapeur, ou plustost fumee?

Quant au Corail, corne de Cerf, & semblables, ie confesse qu'ils n'ont non plus d'air & de suc, que la corne de Licorne, mais aussi ie ne les tiens pas pour vrais cardiaques: de tant qu'ils ne fortifient point le cœur en combatant contre les venins, ains seulement ou en reserrant les conduits, qui vont au cœur par leur vertu astringente: ou en beuvant & tarissant la serosité veneneuse, qui affadit le cœur & l'estomach par leur seiche terrestreté, faisant l'un & l'autre, non par simple infusion en quelque eau, mais par assumption de leur propre corps en poudre.

Replique sur  
la refutation  
de la secon-  
de proposi-  
tion autre-  
ment appel-  
lee la mi-  
neur, ou as-  
sumption.

Mais c'est assez repliqué sur la refutation pretendue de la premiere proposition de mon Achilles: venons à la seconde: Je disois que la corne de Licorne n'a air ny odeur en soy. *Cela, dit-il, est contraire aux principes de Physique. Car chasque corps elementaire est mixte, c'est à dire, meslé des quatre Elemens: parquoy à la corne de Licorne il y a de l'air.*

Comment  
les choses se  
mesurent en  
Medecine.

Pour replique ie dis, que les choses en Medecine ne se mesurent & considerent que par les sens & effects. Bien d'oc que par discours de raisõ nous compreniõs que le poyure, gingembre, & graine de paradis sont composez des quatre elemens (c'est à dire) de chaud, froid, sec, & humide: toutesfois les Medecins n'y recognoissent que du chaud & du sec, pour-ce qu'ils ne font en nous principalement que les effects de chaleur & secheresse: ainsi nous nions la corne



la corne de Licorne estre aëree, par-ce qu'elle ne produit les effects des corps aërez (c'est à dire) de vapeur, fumee, & odeur. Quiconque trouuera de l'air en la corne de Licorne, il tirera de l'huile d'un mur. Ces deux poinçts de mon Achilles vuidez, le reste des raisons contraires n'est pas difficile à refuter. Car pour prouuer que la corne de Licorne se peut tourner en sang, il allegue, *Que les chiens viuent d'os*. Je dis au contraire, que les chiens ne viuent pas d'os, mais bien de la moëlle, ou substance meduleuse, qui est cachee dedans les cauitez insignes, ou porosittez de l'os. Or aux cornes de Licornes, que nous voyons rapper tous les iours, y a il rien de moëlleux? Non plus, & encore moins qu'en la pierre Ponce.

Ceste comparaison est bien foible.

N'est pas aussi plus pertinēt ce qu'il adioust: *Que comme les Chiens viuent d'os, aussi les Austruches, de fer*. Lon sçait aujourd'huy assez par experience & inspection iournaliere, que ceste opinion de la vieille histoire naturelle, est chose fabuleuse. Car bien que l'Austruche deuore le fer, si ne le digere elle pas: le lendemain, on le trouuera parmy les excremens tel quel l'a pris. Je puis dire en verité, auoir donné des clefs & clous de fer à des Austruches à aualler, que le lendemain on les trouuoit avec leurs excremens, sans estre en rien diminuez. Pour voir donc tousiours les petits enfans aualler les noyaux de cerises, & pepins de raisin, dirons-nous qu'ils les digerent & s'en nourrissent?

Autre comparaison moins valable.

Il dict, *Que le Roy a refusé cent mil escus de la corne de Licorne qui est à saint Denys*. Il est bien possible que



pour sa grandeur & magnificence il en ait autant refusé, mais si croy-ie que si le Roy l'auoit en telle estime, qu'elle seroit mise en plus seure garde que d'un simple clerc, qui la faict voir indifferemment à vn chacun pour vn grand blanc. Que si elle auoit telle vertu qu'on luy attribue, elle ne fust pas entiere, & croy qu'elle eust esté limee & rappee, pour suruenir à la necessité des maladies de tant de Roys qui ont tenu le sceptre de France. Ces raisons ont induit André Marin au lieu sus-allegué, à penser que telle corne ne fust pas naturelle, ains artificielle fabriquee par la main de quelque ingenieux maistre, qui par certaine mixtion l'a contre-faicté aupres du naturel. Ce qui est prouué par Dioscoride, liure 4. chapitre 71. feuillet cinquante deux, qui dict que faisant cuire la racine de Mandragore avec yuoire l'espace de six heures, elle le mollifie tellement qu'on en peut aisément faire ce qu'on voudra. Pareillement Cardan dict, que les dents des Elephans se peuuent amollir & estendre, comme les cornes de bœuf: & de telles piperies se trouuent à Mets & à Strasbourg, & en plusieurs autres lieux. Parquoy ie trouue bon ce que dict l'aduersaire, *Que les Medecins deuroient admonnester le Magistrat de l'abus qui seroit en la Licorne, & non pas moy.* I'eusse désiré qu'ils m'eussent deliuré de ceste peine, & m'esmerueille comment ils ont tant attendu. Je sçay toutesfois que monsieur Cappel, Docteur Regent en la faculté de Medecine, tres-sçauant, & homme de bien, auoit ja commencé en faire vn Discours, pour oster l'abus

Comment  
on peut falsi-  
fier la Li-  
corne.

Cappel Me-  
decin, hom-  
me tresça-  
uant & ver-  
tueux.



qui y estoit: mais voyant le mien ja imprimé, il desist le sien. l'ay aussi entendu souuent, que monsieur l'Affilé Docteur en Medecine (assez cogneu pour sa vertu & doctrine) autresfois auoit maintenu en pleines Escholes, que la Licorne n'auoit rien des proprietiez cachees qu'on luy attribue, seulement qu'elle auoit vertu de deseicher au premier degré, comme toute autre espece de corne. Plusieurs autres Medecins, voire la plus part d'entr'eux, ont mesme opinion, & ce que i'en sçay, ie ne l'ay appris que d'eux principalement, & premierement du docte Duret.

Opinion de  
monsieur  
l'Affilé Me-  
decin tou-  
chant la Li-  
corne.

Parquoy ceste mienne opinion accordante avec celle de tant de gens de bien & de sçauoir, ne doit estre tenue pour monstrueuse, puis qu'elle n'est ny nouuelle, ny extraordinaire, ny erronce: ny pour cela ne dois point estre reputé & peint comme monstre, ainsi que gabbe l'aduersaire, voulant tirer en risée la description des Monstres que i'ay inserez en mes Oeuures. Monsieur Rondelet premier Medecin de nostre temps, n'a-il pas faict portraire plusieurs Monstres? & toutesfois personne n'a dict qu'il l'eust faict pour amuser les petits enfans, mais bien pour représenter à l'œil ce que l'on ne pourroit si bien escrire, & comprendre sans le portraict. Gesnerus & Belon ont faict le semblable, & toutesfois personne ne leur a mis cela à blasme. Je croy que l'aduersaire n'a pas voulu seulement taxer les figures des Monstres, mais aussi toutes les autres, qui sont en mes Oeuures, en nombre de plus de trois cēs soi-

Rondelet a  
fait peindre  
des Mon-  
stres.

Gesnerus &  
Belon ont  
fait peindre  
des Mon-  
stres.



Liberalité  
de l'Au-  
teur.

xante & quinze, pour lesquelles effigier & tailler en planches, j'ay desboursé liberalement du mien plus de mille escus, & pense que ceux qui s'en mocquét, ne voudroyent auoir soulagé le public d'un seul escu de leur bourse. Comment que ce soit, ces figures la sont telles qu'elles profitent beaucoup à plusieurs Chirurgiens, pour le maniement & vîage de plusieurs instrumens necessaires à la guarison des maladies. Qui me faiët croire que telle mocquerie est partie de mesme animosité, que celle qui est à la fin du Liure de l'aduersaire, par laquelle il dict que ie me suis faiët traduire le liure faiët par Iordanus, de *Peste*: l'appelle Dieu à tesmoin si iamais i'y pensay, & ne l'ay veu en Latin, ny en François. Et quand ie l'aurois faiët, ie n'eusse oublié à le nommer honorablement, comme j'ay faiët tous les Autheurs, desquels j'ay peu apprendre & tirer quelque profit, ainsi que j'ay demonstté euidentement par la table que j'ay dressée de leurs noms au commencement de mes Oeuures.

Modestie de  
l'Autheur.

Voila ce que j'ay voulu repliquer sur les raisons contraires. Ce que ie prie mon aduersaire prendre en bonne part, & estimer que ce que i'en fais, est plus pour maintenir la verité, que pour le desdire. Car ie pense que de sa part ce qu'il en a faiët, n'a esté que pour m'instruire & le public: & de ma part ie m'en repoute tresheureux d'apprendre de tout le monde, & de vieillir tousiours en apprenant: Seulement ie le prie, s'il a enuie d'opposer quelques contredits à ma Replique, qu'il quitte les animosi-

Intention de  
l'Autheur.



rez, & qu'il traiçte plus doucement le bon vieillard.  
Il est bien feant aux ieunes gens, pour faire preue  
de leur esprit, eloquence & doctrine, de dilcourir  
des poinçts problematiques librement: & aux gens  
de mon aage, de s'arrester tellement à la verité, que  
l'on ne s'en departe aucunement, pourueu que l'un  
& l'autre se face sans pique, rict, blasme, & offen-  
se de son prochain.



b iij

